

Circo Massimo

S'il sort des beaux-arts, **Massimo Furlan** sort surtout des cadres : chorégraphe ? plasticien performer ? Peu importe. Qu'il organise un face-à-face entre Bernard Stiegler et Hervé Vilar, qu'il incarne Michel Platini, Superman ou le chanteur de Killing Joke, cet expert des décalages excelle à croquer la mémoire de notre époque.

né en 1965 de parents italiens dans une Suisse massivement xénophobe, s'ennuyant ferme dans un monde dont il ne comprenait pas les armes, Massimo Furlan a passé son enfance à chercher frénétiquement les femmes nues de Jérôme Bosch dans la bibliothèque maternelle, dessinant sans arrêt. A sa sortie des beaux-arts de Lausanne, ce « miraculé de l'école » voit son travail rapidement adopté par une galerie et quelques collectionneurs. Avec, à côté, le fil conducteur qui le mènera jusqu'à la scène en scène de pièces visuelles, textuelles ou chorégraphiées : la mémoire. Dans le même temps, Massimo Furlan est scénographe, démangé par l'envie de mettre les mains dans le rapport au public. « La pire chose que quelqu'un m'ait dite, c'est : "On peut pas faire ça, ce n'est pas du théâtre." Alors tu décides de faire toi-même. » A l'époque, en 2000, les défenseurs de son travail plastique s'émeuvent des risques de « rupture esthétique ». Aujourd'hui ? « En Italie on me dit acteur, en Allemagne, chorégraphe ou metteur en scène, en Suisse, performer... » En France, le voilà cet homme officiellement accueilli dans le In d'Avignon, après avoir osé une série de conférences poitrillées sur le Vif du Sujet en 2008, où Daniel Barenboim (le vrai) était confronté à un certain Roberto Tozzi prétendant chercher des décors pour une comédie musicale sur Carla Bruni, et à côté, Hervé Vilar, prétendu fils de Jean Vilar, faisait face à Bernard Stiegler *himself* venu discuter sur la filiation... Il sera également invité au Printemps de Septembre à Toulouse, qui consacre cette année à la performance. Une performance, en l'occurrence, décomplexée, ayant digéré l'héritage utopique des années 1970, et cherchant moins à changer le monde qu'à provoquer des micro-dérèglements, à inventer des formes et des langages...

Quand Massimo Furlan confie qu'il est fasciné par les chroniques financières, le premier réflexe est de s'étonner. Les seules fois où le performer suisse, très épris de chanteurs de charme et autres héros populaires, avait pu laisser soupçonner un attrait pour les chiffres, il s'agissait des « crus » de matchs de foot mythiques. L'explication de cet intérêt boursier suit comme une évidence : « Une fois qu'on se familiarise avec le langage, c'est un véritable feuilleton. » Nicolas et les autres parviendront-ils à convaincre Angela d'épauler Georges ? L'homme acculé sera-t-il sommé de se séparer d'une île paradisiaque ? Réponse au prochain épisode...

Tout le génie de Massimo Furlan est là, dans cette capacité à surligner les signaux révélateurs du monde tel qu'il tourne, en les replaçant dans le contexte de nos drôles de mythologies modernes. *Revivals* de dribbles géniaux qu'un gamin rejoue dans sa chambre, virées du dimanche à l'aéroport pour aller regarder les avions décoller, épidémie de téléphagie internationale un soir d'Eurovision... Les performances visuelles, musico-théâtrales et savamment chorégraphiées du Suisse Furlan remettent en scène des tranches de vie à portée universelle, avec un apparent premier degré qui nous laisse reconstruire à l'envi des couches de sous-textes superposées. Ou comment élever l'art de la sédimentation au rang de seconde langue...

Mémoire et passoire

La faute à un vice de forme originel, si l'on en croit le quadragénaire Massimo, toujours à cheval entre candeur et goguenardise : « Je n'ai aucune mémoire. » La mémoire, tout y serait lié, selon l'artiste, qui lui court après à longueur de performances saveur madeleine.

« Ce qui est intéressant, c'est d'y voir la part de fiction, la manière dont on réécrit les souvenirs collectifs qui nous ont nourris. Ma propre biographie n'a rien de passionnant au sens romanesque. Des choses de l'enfance, il ne me reste que des sentiments qui affleurent, de minuscules traces. Je me souviens de James Dean dans A l'Est d'Eden, et d'avoir pleuré. »

Furlan s'obstine à matérialiser de fugitifs souvenirs personnels tamisés par le filtre des années.

Je me souviens de la première fois où j'ai vu un film de Fellini, Roma, de la liberté de ce film auquel je n'avais rien compris, toutes ces images-séquences qui semblaient ne pas avoir de lien mais étaient remplies de sensations. »

« Les sensations, what else ? », serait-on tenté de faire dire au chasseur de mémoires enfuies, qui en provoque à la pelle. Fasciné par ce qui nous constitue, convaincu que les images les plus triviales contribuent à façonner l'identité d'une génération, Furlan s'obstine à matérialiser de fugitifs souvenirs personnels tamisés par le filtre des années, pour flirter avec un inconscient collectif impalpable par nature.

Mythes et archétypes

Ainsi Furlan convoque-t-il des référents culturels, des figures tutélaires. Citer Nietzsche

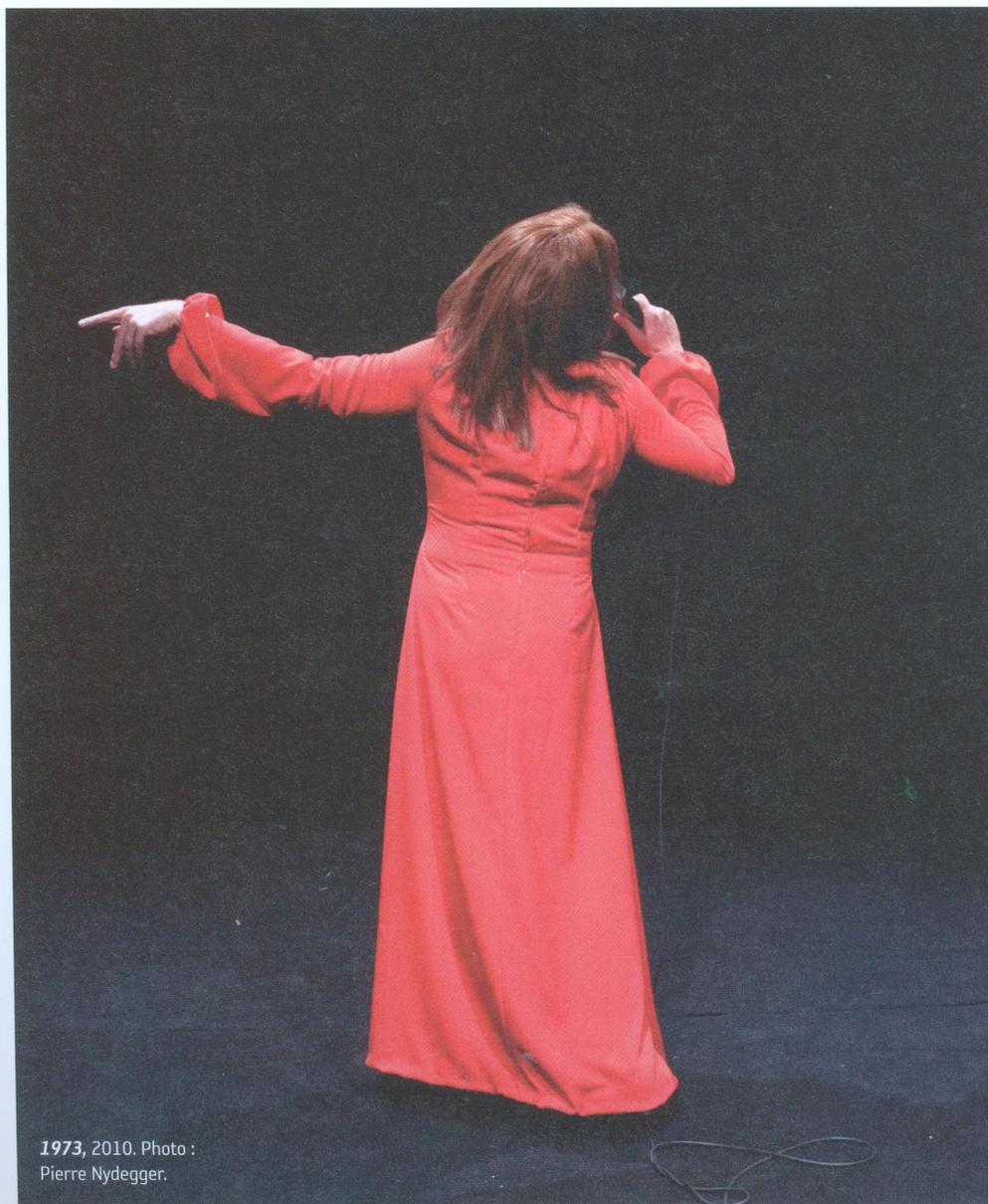
ou Deleuze serait de bon ton. Mais il ne leur laissera pas voler la vedette à Peter et Sloane, Stone et Charden, ou Patrick Juvet. Pour la bonne raison que ses contemporains nés dans les années 1960 ont tous, forcément, croisé un Juvet ou assimilé. « *Ça vous rattache à une période de votre vie, aussi médiocre soit-elle* », sourit le fan de punk qui écoutait de la musique italienne en cachette. D'où 1973, création 2010 qui sera donnée au Festival d'Avignon, sur le concours de l'Eurovision où Juvet fit sensation : « *Chaque individu rêve un jour d'être ce qu'il a incarné l'espace de trois minutes devant 400 millions de téléspectateurs qui avaient le choix entre deux chaînes : une icône. Aujourd'hui,*

sur 450 chaînes, 449 ont un concours de chant qui fonctionne à l'élimination. Pourquoi le concours, pourquoi a-t-on tant besoin de la figure du vainqueur, doit-on s'y identifier ? » Ces questions seront peut-être posées par l'ethnologue Marc Augé, ou quelque spécialiste de l'histoire de la musique interrompant le show de Massimo, parce que « *nul n'est mieux placé qu'un philosophe pour parler de philosophie* ». Massimo, lui, sera, plusieurs fois trois minutes, dans la peau des chanteurs aux paillettes un peu passées que notre mémoire collective a évacués. Avec un peu de chance, il sera aussi un certain Pino Tozzi, cousin d'Umberto qui aurait raté la qualification pour l'Italie, et prendrait

une revanche enthousiaste sur cet éminent traumatisme. Au prix, pour Furlan, de douloureux cours de chants : « *Depuis que j'ai commencé à travailler, j'ai un respect sincère pour ces chanteurs, qui sont tous encore dans la musique aujourd'hui... Finalement, je dois fournir un effort monumental pour arriver à un résultat qui sera... forcément pathétique.* »

Pathétique et magnifique

Il faut dire que dans la galaxie de Super Massimo, pathétique rime avec magnifique. Sa tendre fascination pour les figures héroïques ne se limite pas au périmètre de leur gloire éphémère, bien au contraire. Ses *Superman* en sont la preuve, mis en scène à la faveur de performances, films ou spectacles de théâtre visuel. Petits, bedonnants, maigrichons ou ayant dépassé de plusieurs années la « date limite de consommation », ce sont de simples humains en costumes, lâchés sur scène ou dans l'espace public, courant après des filles qui se dérobent ou un « méchant » pas si différent d'eux, de vous, de moi... Furlan ne s'y prendrait pas autrement s'il voulait nous réconcilier avec cette « *distance terrible* » entre nos petites personnes et les héros qu'on ne sera jamais. Ainsi, via la première performance qu'il imaginait, au tournant des années 2000, il en finissait avec son rêve de sauveur de la Juventus de Turin, rejouant la finale mythique Italie-Allemagne de 1982, seul et sans ballon, dans un authentique stade de foot, à Lausanne, puis Milan. Autant dire qu'il transforme les spectateurs en supporters sur une tragédie footballistique dont ils connaissent déjà la fin. Laquelle ne se soldera que par l'épuisement de « *Furlan, Numéro 23* », joueur surnuméraire s'incrutant en direct dans le commentaire du « *match* » qu'un célèbre journaliste radio de l'époque a accepté de reproduire en direct... En 2006, l'artiste renouvelle cette « *tentative pathétique et kamikaze* », drôle et émouvante par ricochet, au Parc des Princes, pour le festival Paris Quartier d'été. Cette fois, il est Platini, le *Numéro 10*, dont il reproduit avec une minutie chorégraphique jeux de jambes et courses zigzagantes sur la mythique demi-finale France-Allemagne 1982. Quatre-vingt-dix minutes à regarder s'essouffler Massimo Furlan, sous les gesticulations de Michel Hidalgo, entraîneur historique recruté pour rejouer son propre rôle, et les commentaires



1973, 2010. Photo :
Pierre Nydegger.



« Quand les gens ne voient plus, ils imaginent. »

amusés de Didier Roustan et Basile Boli. Pour le spectateur, l'empathie fait loi. L'artiste court 90 minutes, seul sur l'immense gazon, rien que pour nos yeux. 1500 paires d'yeux médusés, qui, au bout du bout, s'ennuient un peu. Et n'ont finalement pas d'autre choix que de se retourner sur elles-mêmes : que viennent-elles chercher là ? Les voies du spectaculaire restent pavées d'un insondable mystère...

Massimo Furlan en est encore le témoin et l'acteur, quand il s'élanche bras écartés sur la piste d'un aéroport, de nuit, pour une « tentative de décollage » (*International Airport*, 2004). « C'est le phénomène du "sur-voir" et du "sous-voir". Quand les gens ne voient plus, ils imaginent. Je suis juste un gars qui court pendant dix-huit minutes sur quatre kilomètres, au bout d'un moment je ne suis qu'un point au loin, ils entendent seulement ma respiration dans un casque. Mais rien que l'aéroport est un objet spectaculaire en soi... Et au final, qui sait si je ne réussis pas à m'envoler ? »

Burlesque et livresque

Au final, ce qui est sûr, c'est que Massimo Furlan parvient à nous faire décoller à force de tableaux suggestifs dont une part reste dans l'ombre, à charge pour chacun d'en reconstituer les traits en pointillés. Il appelle ça les « images longues », elles peuvent naître à un simple feu rouge, par flashes, sans qu'il n'en saisisse le sens. N'empêche qu'il s'y accroche, et qu'elles finiront souvent par se matérialiser. Comme cette image d'une fille et d'un ours, se tenant côte à côte sans agressivité, qui sera la base de sa création 2009, *You Can Speak, You're An Animal*. Au fil de discussions avec Claire de Ribaupierre, sa compagne, dramaturge et « caution intellectuelle » (elle enseigne l'« anthropologie de la culture » à la Haute Ecole d'art et de design de Genève), de nouvelles images se greffent à la première, jusqu'à former un puzzle intelligible. C'est là que peuvent intervenir Nietzsche et Deleuze, Faulkner et James Joyce, ou Georges Perec et Claude Simon. Pour le reste du monde, le projet n'aura d'existence que lorsque Massimo pourra le décrire scène par scène à ses interprètes, façon synopsis : « Sur les premiers projets, on ne pouvait pas payer les gens sur plus de dix jours de répétitions. Il fallait que tout soit

ultra-précis. » Cette fois, un mois et demi de résidence, entre les Subsistances à Lyon et le Théâtre de la Cité internationale à Paris, leur auront permis de démonter et remonter *You Can Speak...*, sublime variation sur les figures de l'animal, l'idiot, l'artiste et le bon sauvage. Où Massimo Furlan incarne (enfin ?) un des héros de son adolescence ayant su résister à l'usure des années, Jaz Coleman, leader allumé d'un groupe punk qui fait toujours référence, Killing Joke, et par ailleurs auteur d'orchestrations symphoniques, entre autres projets mégalos.

« Killing Joke... Ils sont toujours aussi sauvages, ça fait plaisir. Ce sont des figures qui font rêver, dans le sens du film de Fellini. » Au passage, ces figures permettent à Massimo de convoquer une iconographie « grotesque et touchante », qui a bercé pas mal de ses jeunes années. Baigné dans une éducation catholique, moins « punk à bière » qu'il aurait voulu en avoir l'air, Furlan est resté romantique dans l'âme, et capable d'en rire. Dans sa galerie de bons perdants, il y a le personnage masculin, tout simplement. Toujours un peu pathétique face à des filles magnifiées, « parce que, sommé d'être un superman de la vie, il te faut assumer d'être un homme, alors que tu es amoureux de Sonia Gerber, que tu regardes rentrer de l'école caché derrière un buisson... » Aujourd'hui, il n'est pas devenu punk, mais ça va beaucoup mieux, merci pour lui. Il est père de trois filles. « Moi qui parle sans arrêt de mémoire et de biographie... avec elles, je suis au spectacle tous les jours. »

Cathy Blisson

1973, du 10 au 14 juillet au Festival d'Avignon.

www.festival-avignon.com

Massimo Furlan sera ensuite l'un des invités du

Printemps de Septembre, du 24 septembre au 17 octobre à Toulouse. www.printempsdeseptembre.com

www.massimofurlan.com